

Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire

Publication trimestrielle de l'Association des Amis de Jean Mabire éditée par le groupe EDHTM
15 route de Breuilles, 17330 Bernay Saint Martin - <http://amis.mabire.free.fr> - EDH 2008 ©



n° 20



Jean-Jacques Dabadier

Jean Mabire au combat



Louis-Christian Gautier

La saga de Narvik



Éric Lefevre

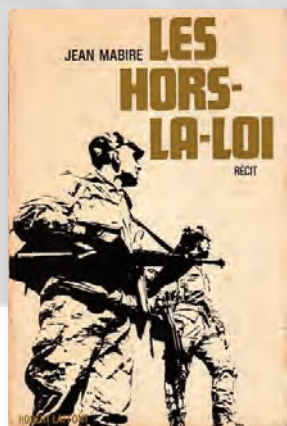
L'été rouge de Pékin



ISSN 000 0000 0000
N°CPPAP 000000000
France : 3 €



Jean Mabire, l'écrivain Guerrier



Tout d'abord, un grand coup de chapeau à **Halvard MABIRE** qui a remporté en juillet la course Québec – St Malo, classe 40, monocoque. Victoire d'autant plus méritée qu'il est arrivé en même temps que la classe 50 trimarans. Son père doit être très satisfait de cet exploit ! Nous sommes très heureux de cette victoire qui récompense ses efforts ainsi que ses grandes qualités de navigateur.

Nous désirions parler de **l'Écrivain Guerrier** que fut Jean MABIRE, puis l'actualité nous a rattrapés avec l'Afghanistan. Mêmes hommes, même terrain, mêmes combats, mêmes résultats ! Au moment de l'embuscade meurtrière du 18 août dernier, j'étais plongé dans la relecture des **Hors-la-loi** paru en 68 et réédité en 75 sous le titre **Commando de Chasse**. C'est l'histoire de « sa » guerre, celle de Jean MABIRE, mais pour la faire, il avait subi un entraînement très sévère. En 1947, il est grandement tenté par les alpins, c'est en quelque sorte, une histoire de famille et suit une préparation militaire d'éclaireur skieur. Lorsqu'il est appelé en 1950 pour faire le service militaire, il est affecté au régiment d'Artillerie Anti-aérienne ? Ceci ne lui convenant naturellement pas, Jean MABIRE demande sa mutation au régiment parachutiste qu'il obtient de suite. Six mois de peloton d'E.O.R, déjà cela forge le corps et l'esprit avec en prime le brevet para, il est affecté au Bataillon de choc de Montauban pour la fin de son service. La guerre d'Indochine se termine alors que celle d'Algérie commence. On rappelle les réservistes et pour le lieutenant MABIRE l'aventure débute en 58. A son arrivée, il passe par le centre d'entraînement à la guerre subversive créée par le colonel BIGEARD où l'on remodelait les jeunes (et moins jeunes) officiers afin de leur donner une chance de gagner cette guerre, on y mettait le paquet et leur donnait les moyens, tout au moins pendant le stage, ensuite c'est l'affectation au régiment de... chasseurs alpins !!! Sur la frontière tunisienne Jean MABIRE essaie de comprendre cette guerre, pour cela il faut la faire comme ceux d'en face, les djounoudis, qu'on appelle aussi terroristes comme maintenant mais qui eux, sont persuadés que leur combat est juste !

Et c'est cela qu'il faut pour gagner, il faut la foi ! Etre persuadé d'être le meilleur dans sa catégorie, tout faire pour le devenir, se donner toutes les chances de gagner et combattre avec les autochtones qui sont durs, sans scrupules, connaissent le terrain, savent l'utiliser : « **le loup afghan ne se chasse bien qu'avec un lévrier Afghan** » ! Jean MABIRE avait tout compris de cela, il vous l'explique dans son **Commando de chasse** qu'il vous faut lire et relire. Grâce à de tels hommes, la guerre était gagnée sur le terrain, qu'en fit-on ensuite ? Jean-Jacques DEBADIER, l'un de ses camarades de l'époque, nous livre ici son témoignage, vous pouvez trouver un autre témoignage en lisant l'ouvrage d'Alain-Michel ZELLER fils du général : **Un long oved pas si tranquille**, (Atelier Fol'fer) qui traite de la même période aux mêmes endroits.

Avec une solide formation de soldat Jean MABIRE peut se lancer armé dans la carrière littéraire. Son œuvre sera marquée d'excellents ouvrages ou études, en particulier sur les troupes d'élites ou certains moments de l'histoire tels que cet **Été Rouge de Pékin** dont son fidèle ami Eric LEFEVRE nous explique ici le pourquoi de sa rédaction. Cet ouvrage vient d'être réédité aux éditions du Rocher. Pour écrire un livre, il fallait que Jean sache. Des montagnes de documentations, chercher et retrouver des acteurs, si possible les faire parler, aller sur le terrain, trouver les traces des combats, les revivre par la pensée. C'est ceci que Louis-Christian GAUTIER nous explique en suivant le parcours de **la Saga de Narvik**.

Suite en page 9

Adhérez !

À remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle de 10 €

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Tel. _____

Fax. _____

E. mail : _____

@ _____

Profession : _____



Jean Mabire au combat

Algerie--Est Constantinois
Frontière Tunisienne
12è BCA--Blandan
Janvier 1959

Pour Jean, j'étais « l'ASPI » (diminutif d'aspirant). Arrivés, Jean de Métropole, et moi de Cherchell, tous deux pratiquement, au même moment, à la 3è Compagnie du 12è BCA (Bataillon de Chasseurs Alpins) à Blandan, à proximité de la frontière Tunisienne, le hasard a permis que nous nous y rencontrions. La 3è Compagnie était basée à la ferme Béghin, entre Blandan et Le Tarf. Nous avons passé ensemble le premier trimestre de l'année 1959. Ce fut un des moments intéressants de mon séjour en Algérie. La 3è Compagnie du Bataillon était la Compagnie dite « opérationnelle », ce qui nous valait d'être, en permanence en alerte et en mouvement. A ce titre, nous étions chargés des missions les plus diverses :

- Surveillance et accompagnement des convois routiers en partance vers le sud notamment Lamy (bec de canard).
- Interventions dans les opérations de bouclage et ratissages de secteurs, souvent en liaison avec les légionnaires, lors de présence de fellaghas, allant ou venant de Tunisie.
- Surveillance en point fixe de routes ou de secteurs.
- Mise en place d'embuscades.
- Protection d'ouvrages tels que ponts et réseaux électrifiés.

L'ambiance était bonne à la 3è compagnie commandée par le Capitaine **Bouchardy**, un savoyard, entouré de 4 officiers, dont Jean, lieutenant, rappelé pour 1 an, un lieutenant d'active (**des Roseaux**), deux sous-lieutenants (**Porte et Aymé**) et un aspirant, votre serviteur. Parmi nous, Jean est tout de suite apparu comme un homme dynamique et actif, volontaire pour toutes les actions et interventions, sans aucune retenue. Hors le capitaine, c'était notre aîné, il est vrai, mais aussi et surtout un entraîneur d'hommes. Ses antécédents, chez les parachutistes, y étaient sans doute pour



Jean-Jacques Debadier



Février 1959 à Lamy.
Lieutenant Mabire et le Pilote d'Hélicoptère



Février 1959 à Lamy – Jean-Jacques Debadier
et le Lieutenant Mabire – départ en Patrouille



quelque chose, mais c'était surtout sa nature d'homme d'action qui apparaissait à tout moment.

Notre position, à proximité de la frontière tunisienne, donc dans un secteur exposé aux coups durs des fellaghas, allant et venant de Tunisie où se trouvaient leurs camps d'entraînement, lui plaisait assurément. Jean était taillé pour l'action. Tout le monde le suivait, lui faisant confiance, sans se poser de questions. Outre ces qualités intéressantes pour l'armée, il apportait à notre groupe d'officiers un côté culturel et un goût prononcé du contact humain.

Ce que nous avons vécu, Jean l'a raconté de façon quelque peu romancée, dans son ouvrage **Commando de Chasse** paru en 1982, auquel je vous invite à vous reporter. Au retour des opérations, nous aimions nous retrouver, le soir, autour du capitaine Bouchardy, et il régnait une sympathique ambiance, à la popote des officiers de la 3^{ème} compagnie (voir photo). Un feu de bois était entretenu dans la magistrale cheminée de cette salle de ferme. Souvent, nous nous délections avec une fondue savoyarde chère à notre capitaine et plaisante pour tous.

Fin mars 1959, je quittais la 3^{ème} compagnie, pour la 4^{ème}, basée au Bordj forestier de Le Tarf, de

sorte que nos rapports avec Jean se sont espacés. Entre temps, j'avais suivi un stage d'officier de renseignements à Constantine, et j'ai été invité, à cette occasion, par les parents de Jean... Monsieur Mabire père exerçait, à l'époque, une fonction de conseiller à la cour de Constantine ; j'ai gardé un excellent souvenir de cette invitation ; il aura fallu attendre l'année 1986 pour que je retrouve Jean à l'occasion d'un salon du livre, à Nogent sur Marne. Depuis, nous nous sommes revus, à différentes reprises, à Saint Servan, toujours avec autant de plaisir, pour évoquer cette période de vie commune en Algérie.

Guise, le 12 août 2008.

Jean-Jacques DEBADIER

Lieutenant de réserve

• **Nota :** pour les non initiés, le nom d'Aspirant s'applique au futur officier, pendant la période probatoire de 6 mois, avant son accès au grade de Sous-lieutenant.



Février 1959 à la Ferme Béghin – 12^{ème} B.C.A. – Popote de la 3^{ème} Cie
De gauche à droite : Lt Mabire, Lt Francoville (patron de la S.A.S.) et son épouse et l'Aspirant Debadier



Février 1959 à la Ferme Béghin – 12^{ème} B.C.A. – Popote de la 3^{ème} Cie
De gauche à droite : S/Lt Aymé ; Lt Mabire, Aspirant Debadier, Capitaine Bouchardy, Lt des Roseaux, S/Lt Porte



Vers Thulé avec Jean Mabire

Maître Jean a déclaré quelque part que depuis longtemps « **son compas indiquait plein Nord** ».

Et il était homme à mettre ses actes en conformité avec ses paroles. De plus c'était tout le contraire d'un « **intellectuel en chaise longue** » et d'un auteur de cabinet : pour écrire sur un sujet, il aimait à se rendre sur les lieux de l'action. C'est ainsi qu'à la fin mai 1989 nous avons pris la direction du cercle polaire arctique, avec pour justification la rédaction du livre qui sera publié sous le titre **La Saga de Narvik**.

Cette expédition est exemplaire du sérieux avec lequel l'auteur écrivait ses ouvrages d'histoire, méthode pour laquelle l'ancien président de l'Association des Amis de Jean Mabire, Didier Patte, trouvera dans un de ses bulletins l'appellation heureuse de « **journalisme historique** ». C'est aussi l'illustration d'un Mabire à la fois « **étonnant voyageur** » et « **écrivain guerrier** ».



outre les opérations militaires en général, la fidélité aux armes dans lesquelles il avait servi, Parachutistes et Chasseurs Alpains, l'amour des pays scandinaves berceaux de ses ancêtres normands, le tout couronné par son attirance quasi-magnétique pour le Nord. C'est ainsi que nous avons entrepris l'étonnant voyage dont j'ai déjà brièvement entretenu *les Amis de Jean Mabire*. C'était dans le bulletin n° 5, daté de mars 2003. Le bureau était complice pour faire la surprise à l'éponyme, qui s'était alors fort esbaudi à la lecture de ces souvenirs d'une expédition aux aspects parfois picaresques. Mais cette fois j'ai un serrement de cœur en pensant que nous ne pourrions pas en reparler ensemble.

Une préparation rigoureuse.

Du journalisme à l'histoire militaire.

Journaliste, Jean Mabire l'avait été dans les années cinquante, au **Courrier de la Manche**, dont la rédaction était implantée à Cherbourg ⁽¹⁾. Ses articles étaient un modèle de clarté et de précision, rédigés dans une langue irréprochable et dans un style attrayant. A mon avis, c'est de là qu'est née sa vocation d'écrivain et son aptitude à séduire le lecteur quelque soit le sujet traité.

Au retour de la guerre d'Algérie, pendant laquelle il servait comme officier de réserve rappelé, il passa du journal au livre – sans pour autant cesser de rédiger des articles au profit de diverses publications. Les années soixante peuvent ainsi être considérées comme une période de transition dans sa carrière d'écrivain, car ce n'est qu'à partir de 1973 qu'il accéda à la célébrité. Ceci grâce à une « trilogie » d'histoire militaire, publiée chez un grand éditeur dans une collection dirigée par Constantin Melnik et consacrée à l'aventure des Waffen SS français. **La Brigade Frankreich**, **La Division Charlemagne** et **Mourir à Berlin** allaient connaître de multiples rééditions et des traductions en plusieurs langues, avec un tirage dépassant les cent mille exemplaires. Jean Mabire se trouva alors en quelque sorte enchaîné à son succès, car comme il me le confia : « **Mon éditeur me demande toujours du SS!** ». Et même s'il traita de nombreux autres sujets – dont sa chère Normandie – il restera plus ou moins malgré lui avant tout un « **écrivain guerrier** ».

C'est dans ce cadre, pour le compte d'un autre grand éditeur lui aussi demandeur de récits de guerre (mais pas prioritairement de Waffen SS), qu'il a pris la direction de la Norvège. J'ajouterais que relater ces combats lui permettait d'utiliser plusieurs cordes de son arc :

Phénomène de génération, disposition naturelle ou conséquence du temps passé sous l'uniforme, Jean Mabire était quelqu'un d'une rigueur exemplaire dans la vie quotidienne. Au matin du lundi 29 mai nous étions en mesure de partir à 8 heures, comme prévu, du camp militaire de Mourmelon ⁽²⁾ : son agenda portait : « **Réveil 6 heures** » (C'est grâce à la photocopie de ce document, qu'il m'avait fournie pour permettre d'annoter les photos prises lors du déplacement, que je peux être aujourd'hui si précis. Et même ajouter que lors de la traversée de l'Allemagne du nord il y avait « **quelques nuages ciel assez gris** »).

En effet, il ne me restait qu'à mettre dans le coffre de ma Volvo 340 des bagages tous prêts et limités à l'essentiel. Ce qui supposait la légendaire machine à écrire portable, ainsi qu'une valise petite mais pesante : elle contenait la documentation. Comme je le constaterai lorsque, positionnés dans une « **hytte** » ⁽³⁾ de location, notre auteur en débarrassa le contenu, on y trouvait pas mal de choses utiles à la mission. En particulier des ouvrages publiés sur le sujet dans différentes langues, mais seulement les « usuels » trouvables en France, c'est-à-dire des publications en anglais et allemand. Et bien sûr celles en français, dont **les Chasseurs Alpains, des Vosges aux Djebels 1914-1964** : une vingtaine de pages y étaient déjà consacrées aux « **Combats à Narvik sous le soleil de minuit** ». Ceci alimentera une de nos veillées studieuses : « **Tu veux que je te lise du Mabire?** » me dira-t-il un soir. Vu le personnage, ce n'était nullement du nombrilisme, et j'étais ravi comme un enfant auquel on raconte une belle histoire.

Aux publications, dont certaines rares, s'ajoutaient des photocopies de JMO (« *Journal de Marche et d'Opérations* ») des unités engagées, obtenues auprès du Ser-

⁽¹⁾ Se reporter à son ouvrage largement autobiographique L'aquarium aux nouvelles.

⁽²⁾ Jean Mabire y avait passé le week-end dans le cadre d'une manifestation de type « Militaria ».

⁽³⁾ Prononcer « hutte » et traduire par « cabane » ou « chalet » : ce type d'hébergement rustique caractéristique des pays du nord n'était pas encore répandu en France. Nous y avons fait largement appel, pour le mythe et parce qu'il était plus facile d'y travailler que dans une petite tente (et que le coût était nettement inférieur à celui d'une location plus « bourgeoise »).



vice Historique de l'Armée de Terre et surtout la couverture cartographique détaillée des lieux des combats, non seulement pour refaire un Kriegspiel mais surtout dans le but d'arpenter le terrain dans les pas de ceux qui s'y étaient battus, ce qui était plus dans l'esprit « mabirien ». Ce qui en fait aussi partie peut passer pour un détail, mais comme écrivait Valéry « **Il n'y a pas de détail dans l'exécution** » : notre auteur normand s'était muni d'autocollants figurant le « **Saint Olaf** » « d'or et de gueule » et le légendaire « **N** » en forme de voile d'esnèque afin que notre véhicule ne passe pas pour celui de banals touristes français. Il s'agissait bien d'une expédition viking, mais en sens inverse.

La preuve, on lit sur l'agenda à 19 heures : « **bière à la frontière danoise** ». 21 heures : « **camp de Jelling** ». Nous y avons planté nos tentes « canadiennes », et le lendemain, malgré un lever à 5 heures 45, le « païen Mabire » nous faisait attendre l'ouverture de l'église à 8 heures, car on ne pouvait pour lui s'abstenir de pénétrer dans ce haut lieu de l'histoire du Danemark ⁽⁴⁾. Contrairement à d'autres qui se disent historiens, Jean Mabire n'était pas du genre à « trier » parmi les faits ce qui lui convenait en écartant le reste.

Enquête à Oslo.

Dans la genèse des ouvrages de Jean Mabire, la préparation documentaire était suivie d'une « enquête de terrain », qu'il jugeait primordiale. Outre les éléments objectifs recueillis, elle permettait d'insuffler la vie aux personnages et aux événements présentés dans ses livres, or avec son style, c'est de là que provient sa supériorité sur d'autres auteurs. Ainsi, après avoir traversé l'eau puis le sud de la Suède, nous plantions nos tentes à Oslo dans la soirée du 30 mai 1989. Ce n'était pas le meilleur moment pour faire du camping : « Pluie » indique sobrement l'agenda en début de journée du 31.

Les musées permettent une préparation en « 3 D », et nous allions y consacrer la matinée : au Musée de la Résistance d'abord (« **Les Norvégiens ont beaucoup résisté... ils ont aussi beaucoup collaboré** » me confia Jean Mabire avec son humour habituel). Visite beaucoup plus intéressante que ne le laisse supposer l'appellation réductrice du lieu, consacré en réalité à l'ensemble de la guerre. Musée de l'Armée ensuite, chaque établissement possédant alors une « boutique » (ce qui n'était pas encore le cas en France) qui permettait en particulier d'acquérir des publications introuvables ailleurs, au moins intéressantes par leurs iconographies, et de plus souvent en langue anglaise, donc facilement exploitables par ceux ne maîtrisant pas le norvégien. Et Mabire, dont je



6 juin : JM avec M. Kristensen devant le monument norvégien.

découvrais progressivement la vocation d'archiviste-documentaliste, faisait l'acquisition de tout ce qui pouvait intéresser son sujet (et au-delà).

L'après-midi nous avons rendez-vous au Centre Historique Militaire, suite à un contact épistolaire que j'avais établi avec l'attaché militaire norvégien à Paris. Nous y fûmes reçus très civilement par un fonctionnaire d'un bon niveau, dont j'ai oublié le nom qui ne figure pas non plus sur l'agenda. Je ne crois pas que cet entretien, mené en anglais, langue que possédait Jean Mabire à défaut d'en maîtriser la prononciation, ait été d'une grande utilité pour la suite des événements, contrairement à celui du lendemain.

En effet, entre du « culturel non mili », nous avons rendez-vous avec le Général Dahl. Le temps ne s'était pas amélioré, et Jean Mabire pestait contre les reptations imposées par l'extraction des tentes canadiennes, un jour où il nous fallait encore être décentement vêtu. D'ailleurs à partir de là nous sommes devenus des inconditionnels des « hytte ».

Le général Arne Dahl était je crois le seul survivant parmi les chefs de corps ayant participé aux opérations autour de Narvik. Il commandait alors comme lieutenant-colonel le bataillon autonome « **Alta** », stationné dans la ville du même nom, proche de la frontière avec l'URSS. Entre autres anecdotes savoureuses, il nous apprit que la veille du débarquement allemand, il avait justement rassemblé la population civile pour la préparer psychologiquement à une agression... soviétique ⁽⁵⁾. Jean Mabire notait tout ceci fiévreusement sur le petit calepin qui ne le quittait pas. Nous apprenions aussi de la bouche du général que le commandant du corps expéditionnaire français, Béthouart, avait en application stricte des conventions internationales donné l'ordre de fusiller les marins allemands pris revêtus de capotes norvégiennes : en effet, les équipages des contre-torpilleurs de la Kriegsmarine coulés par les Britanniques ou sabordés, avaient rejoint la côte à la nage et en tenue du bord, avant de continuer le combat comme fantassins. Or c'était le début d'avril et au-delà du Cercle Polaire, et les opérations allaient encore durer deux mois : entre mourir de froid et s'équiper de vêtements chauds récupérés dans un dépôt de l'armée norvégienne, le choix avait été vite fait ⁽⁶⁾. Peut-être par solidarité entre anciens « alpins », ou pour ne pas ternir l'image de combats encore chevaleresques, l'auteur n'a pas repris ceci dans sa **Saga de Narvik**.

Quittons Oslo sur une dernière anecdote plus réjouissante : après « **Musée de plein air** » (Jean Mabire en était très friand, comme de tout ce qui touchait à la culture populaire), on lit sur son agenda : « **Le pape empêche de retourner au Musée de l'Armée** ». Ceci mérite explication : nous serons durant ce voyage poursuivis par « **la malédiction de Jean-Paul II** ». Ainsi tout au long de la route côtière vers le nord nous allions être précédés ou suivis par une de ces incroyables « Traban » immatriculée en Pologne. Services spéciaux ou pieux pèlerins ? Le Saint Père semblant plus préoccuper les autorités locales que l'écrivain, les mesures de sécurité prises nous interdiront de nombreux sites, dont l'accès à la cathédrale de Nidaros (Trondheim), ce dont je me suis plus aisément consolé que mon compagnon « païen ». Qui de plus redoutait qu'« Il » nous attende à Narvik...

Vers le Nord...

L'après-midi du 1er juin et les journées des 2 et 3 ont été essentiellement consacrées à rouler vers le Cercle Po-



laire, à travers des paysages grandioses et avec l'impression de se rapprocher de l'hiver, comme dans *Sep-tentrion* de Jean Raspail. Ce qui n'excluait pas les « pauses culturelles » : Dombas, ville neuve reconstruite après les combats de la guerre, où Jean Mabire rappela la « belle histoire » tragique de la compagnie parachutiste du lieutenant Schmidt et de ses « **Soldats perdus de la haute vallée du Dombas** », relatée dans *Les Paras du Matin Rouge*. L'agenda témoigne de l'irritation de son rédacteur devant une Stavkirke (église en bois) fermée « **à 2000 km de Mourmelon** ». Plus loin : « **Trondheim le pape y est !** »

A Stiklestad, lieu de la bataille (1030) où le roi Olaf le Saint fut tué par ses sujets peu empressés d'embrasser la foi chrétienne et acoquinés avec Knud de Danemark, le « **Viking Mabire** » s'extasia devant sa statue équestre brandissant un crucifix doré.

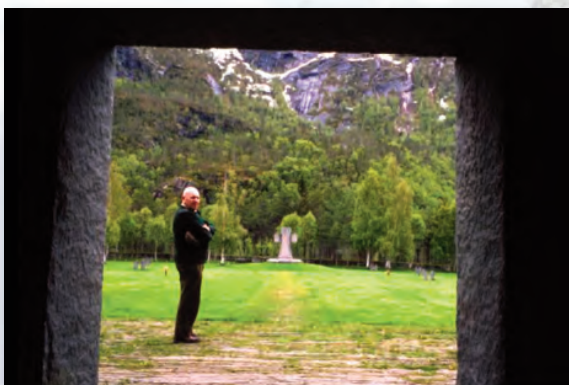
Un détour nous amena dans l'île de Hamarøy où le prix Nobel de littérature (1920) ⁽⁷⁾ Knut Hamsun passa son enfance. La maison qu'il y habita, transformée en musée étant hélas fermée car nous étions tôt en saison. Mais auparavant, le 3 juin à 8h55 : « **Cercle polaire - café - 3000 km depuis Mourmelon** ». Depuis le site est méconnaissable, totalement désenchanté par son exploitation touristique. Je crois que jusqu'ici Jean Mabire n'était jamais allé aussi loin vers le Nord, et sa joie faisait plaisir à voir. Enfin, après avoir franchi un fjord à l'aide d'un bac, nous parvenions à 18h30 à Narvik. Les choses sérieuses allaient commencer.

Autour de Narvik.

Ce nom n'est que celui de la ville-symbole, que le Général Béthouart tiendra à prendre pour sa gloire le 28 mai, alors que l'ordre de rembarquement avait été reçu. Les Britanniques, qui avaient le commandement de l'ensemble de l'opération, le laisseront faire. Il n'est pas dans notre propos d'essayer de résumer les 342 pages de *La Saga de Narvik*, outre ce que Jean Mabire avait déjà écrit sur le sujet dans ses ouvrages sur les Chasseurs alpins et les Paras allemands. Rappelons seulement que les combats se sont essentiellement déroulés dans les environs de la ville, en particulier à Bjervik où débarqua la 13^e Demi-Brigade de Légion Etrangère qui sera saignée dans des attaques frontales, ses seules pertes constituant plus de la moitié de celles du corps expéditionnaire français. Et que, contrairement à ce qu'ont pu laisser croire les commémorations du cinquantenaire dans notre pays, les troupes françaises n'ont constitué qu'un élément d'un



JM devant le musée Knut Hamsun (île d'Hamarøy).



JM dans le cimetière militaire allemand de Rogvan (N).

dispositif sous commandement britannique, le Royaume-Uni fournissant, outre d'importants moyens maritimes et aériens, une brigade de Guards, les Polonais la brigade des Chasseurs du Podhale, et les Norvégiens, en plus du bataillon « Alta » déjà cité, toute une division, la 6^e. Ces derniers sont généralement les « **oubliés de Narvik** ».

C'est sur place que nous allions découvrir cette face cachée des opérations, mais je me limiterai comme promis à la méthodologie en résistant à la tentation de raconter la bataille ⁽⁸⁾.

Le dimanche 4 juin : « **Très beau temps** » « **Musée de la Guerre de Narvik - Reconnaissance au nord puis Rombakfjord, Labergsdaen, Graténfjord** ».

Pour plus de détails se reporter aux cartes annexées à l'ouvrage : ça représente pas mal de chemin. L'originalité du musée de la bataille de Narvik, par ailleurs très riche, était d'être géré par... La Croix-Rouge. Outre ce que l'on trouve habituellement dans ces lieux, étaient exposés tous les ouvrages connus consacrés aux évène-

⁽⁴⁾ Ceux qui sont intéressés par l'importance historique et archéologique du site trouveront l'information ailleurs (c.f. en particulier *L'Art scandinave 1* dans la collection « *Zodiaque* »).

⁽⁵⁾ Ne pas sourire trop vite : la guerre russo-finlandaise s'était terminée le mois précédent, ne laissant pas le temps aux occidentaux de secourir les finnois. Or les forces françaises qui seront engagées en Norvège contre la Wehrmacht étaient justement prêtes parce qu'elles avaient été récemment mises sur pied pour intervenir en Finlande contre les Soviétiques (complices sinon officiellement alliés des Nazis suite au pacte d'août 1939 et au partage de la Pologne).

⁽⁶⁾ Je devais apprendre ultérieurement, et cette fois par une source française, une autre anecdote ne faisant pas honneur à nos troupes si elle est, comme je le crains, exacte : des légionnaires de la 13^e D.B.I.E. auraient achevés des blessés et du personnel médical débarqués dans le port de Narvik par un sous-marin allemand. C'est bien sûr le genre de bavure qui ne figure pas dans les historiques, et que, si l'on en a connaissance, on omet de mentionner sur le JMO. Il est vrai que cette unité était largement constituée d'Espagnols « rouges » qui devaient continuer leur croisade antifasciste. Ce qui explique aussi que la plupart rejoindront les Forces Françaises Libres.

⁽⁷⁾ Également connu pour avoir rédigé un éloge funèbre d'Adolf Hitler à une date où ce n'était pas porteur (30 avril 1945). Agé de quatre-vingt six ans, dépouillé de ses biens, il fera un séjour en hôpital psychiatrique à la sortie duquel il écrira un ouvrage en forme de bilan sans repentance Sur les sentiers où l'herbe repousse.

⁽⁸⁾ Ce que j'avais antérieurement fait par le biais d'une traduction au profit de la revue *Troupes d'Elite* (repris dans le volume VI de l'édition reliée sous le titre « *Les Allemands à Narvik* »). C'est de cette période qu'il est permis de dater le début de ma collaboration avec Jean Mabire. Elle se transforma rapidement en amitié.



6 juin : JM avec M. Kristensen devant le monument français



JM et LCG travaillant sur documents dans leur " Hytte ".

ments. Et ceci devait nous ouvrir des horizons, car les publications qui traitaient justement des Polonais et des Norvégiens étaient inconnues en France. J'anticipe en disant que j'allai entreprendre de les photocopier à la bibliothèque, tenue par une charmante lapone, qui voyant qu'elle avait affaire à des chercheurs ne nous factura pas les reproductions, dont le coût eut été non négligeable. En revanche Maït'Jean se ruinera au retour pour faire traduire ces ouvrages en français. Pour la petite histoire j'ajoute – ce n'était pas de la corruption de fonctionnaire mais une marque de reconnaissance – que je gratifiais la jeune femme d'une paire de bouteilles de « *Côtes du Rhône* » acquises avant le départ au magasin de l'Intendance militaire. Connaissant le prix des mauvais alcools dans les pays scandinaves, c'était un cadeau royal à cette latitude !

Le lundi « **Travail sur documents** » et expédition en télécabine sur les pentes du Fagernesfjellet, sommet dominant Narvik, pour avoir une vue d'ensemble du théâtre des opérations. L'après-midi « **Bibliothèque** » (c.f. plus haut), malgré le « **Très beau temps** ».

Le lendemain « **Rendez-vous Kristensen** » : il devait s'agir du responsable de l'association locale qui se consacrait à l'histoire des combats. J'en ai surtout retenu qu'il nous a offert d'excellents gâteaux à la crème, changeant agréablement de la « **Ration de combat individuelle réchauffable menu n° 7** », mais Jean Mabire prenait surtout des notes.

Notre guide norvégien nous a ensuite accompagnés sur les sites accessibles en véhicule.

L'après-midi du 6 « **Beisfjord - crapahut 14h30 à 17h45** » puis « **Durmalsfjellet** » à l'altitude de 871 mètres. Ce qui peut sembler ridicule, mais comme le remarqua le montagnard Mabire⁽⁹⁾ : « **Mille mètres ici, ça fait 3 000 dans les Alpes** ». En effet les pentes tombaient à pic dans la mer, et à quelques centaines de mètres d'al-

titude la végétation de bouleaux rachitiques et aux feuilles à peine développées en cette fin de printemps s'arrêtait à l'horizontale, parallèlement à l'eau, pour laisser la place à un paysage de rocs et de glace : la haute montagne à portée de main. Outre les neiges qui n'avaient pas fini de fondre (nous avions même envisagé de louer des skis) le tout agrémenté dans cette zone d'engagement des Polonais de tourbières spongieuses. Ma définition du pays était : « **Le relief des Pyrénées, le climat de la Bretagne, le tout au niveau du Cercle Polaire** ». Lorsque nous pensions que les opérations avaient commencé deux mois plus tôt, début avril, notre admiration pour les combattants devenait sans bornes.

Préparation en salle et application sur le terrain.

Mercredi 7 moins joyeux mais plus studieux. Consolation à ce « **Travail sur documents** » (la « hytte » transformée en PC régimentaire) et « **Travail à la bibliothèque** », la météo : « **Brouillard, pluie** ». Mais nous n'avons pu résister à la tentation d'un « **plaisir pédagogique** » : « **18h30 à 23h30 Sildviktoppen 713 m** ». C'est je crois la fois où nous avons remonté à pied une petite route sinueuse, dans le secteur d'engagement des Norvégiens.

Fin de mission : « **24h30** » selon l'agenda. Je confesse que dans ce pays sans nuit je commençais sérieusement à manquer de sommeil, alors que quelques minutes après s'être allongé sur sa couchette avec de la lecture, l'historien militaire dormait lui du sommeil du juste, et de plus en ronflant !

Le lendemain, encore l'inépuisable bibliothèque, mais aussi « **Gravures rupestres** » : sans doute les plus septentrionales, et Jean Mabire était tout le contraire d'un monomaniac. Puis re-musée avant l'ascension du « **Vardefjellet, 765 m (au dessus lac Storvatnet)** ». Paysages grandioses. Qu'est-ce que les Chasseurs ont du avoir froid, si les Légionnaires eux ont eu chaud... Cette fois coucher dès 23h45. Si bien que le vendredi 9 juin nous faisons la grasse matinée jusqu'à 8 heures, puis « **Rangements** » « **Travail** » avant « **Elvekrokdalen et lac Trollvatnet** » : le lac des Trolls, un nom qui fait rêver. Mais surtout en ce jour anniversaire de la victoire définitive du Général Dietl, accroché depuis deux mois à ses anfractuosités de rochers et acculé à la frontière suédoise, nous voulions nous offrir un petit extra, historique bien sur.

Nous avons donc pris un billet aller-retour pour Bjornfell « **La Montagne de l'Ours** », station de chemin de fer où l'état-major de la 3^e division de montagne allemande s'était repliée pied à pied, et à proximité de laquelle des renforts de parachutistes avaient été largués dans des conditions invraisemblables. En contemplant le terrain pentu parsemé de rochers, j'en avais froid dans le dos - outre qu'en prenant quelques centaines de mètres d'altitude, nous étions retournés dans l'hiver. Nous avons donc emprunté le légendaire « **Ofofbanen** », ce qui nous a valu, moyennant finances, un superbe diplôme, précisant (en anglais) que nous étions allés par 68°26' de latitude nord. Ce n'est pas sans émotion que nous avons suivi cette « route du fer » arrosée de tant de sang, car les rails poursuivaient au-delà de la frontière vers les mines suédoises de Kiruna, dont le contrôle du minerai déterminait l'opération, et la percée allemande en France son échec pour les Alliés. Mais nous n'allions pas nous en tenir là : il était dans nos intentions de crever le plafond



des mille mètres et à pied, en escaladant le Fagernesfjellet, sommet qui commandait la ville de Narvik, et premier emplacement de PC du Général Dietl.

Ce ne fut pas une escalade en artificiel, mais nous avons dû fréquemment « **y mettre les mains** », d'autant plus que des plaques de glace ne facilitaient pas la tâche. Je confesse que les cannes de montagne ferrées emportées par Jean Mabire, et qui avaient excité mon ironie (« **Ça fait Dupont et Dupond** », c.f. les albums de Hergé) ont été bien utiles, ne serait-ce que pour se haler réciproquement, comme dans les B.D. évoquées. Ceci prit de 10h30 à 3 heures du matin, hélas sans soleil de minuit du fait de la couverture nuageuse.

Avec son lyrisme coutumier l'auteur traduisit cette équipée dans les « Remerciements » du livre : « **...mon cher camarade... ancien de la 13^e DBLE à Djibouti... qui me servit de guide pour hisser symboliquement dans nos cœurs au sommet du Fagernesfjell et par une nuit de grand vent, à 1007 mètres d'altitude et peu de degrés au-dessus de zéro, le vert et rouge de ses légionnaires et le bleu-jonquille de mes chasseurs alpins** ». Nous n'oublions pas son passage sous l'uniforme : il avait coiffé pour l'occasion sa grande « tarte » d'Alpin ornée du Cor de Chasse, et moi mon petit béret vert portant la grenade à sept flammes.

Puis fin de l'aventure : « **Travail sur le dernier chapitre - Rangement - Chargement de la voiture** ». « **Départ de Narvik - Bjornfjell 500 m alt. lacs gelés - Troupeaux de rennes à Kiruna** ». Nous retournions chez les « neutes », laissant les nuées accrochées aux sommets norvégiens et retrouvant un ciel bleu – presque avec regret.

Jean Mabire, historien « de terrain ».

Je crois qu'après le récit de cette expédition historique il n'est pas besoin d'insister sur ce point. Ce fut d'ailleurs quasiment la seule forme de vacances pour le



bourreau de travail qu'était Jean Mabire : il récidivera en Crête, cette fois avec son épouse Katherine, non pour s'y faire bronzer, mais pour connaître le terrain où il allait situer son roman historique *Opération Minotaure*. Il aimait à dire : « **Je n'ai aucune imagination. Tout ce que j'écris, je l'ai trouvé quelque part** ».

Nous avons choisi le printemps 1990 afin que le livre paraisse pour le cinquantenaire des combats. Jean Mabire y travailla d'arrache-pied. Son éditeur, pour respecter un ordre de parution antérieurement fixé, préféra publier l'ouvrage après un autre qui ne présentait aucune urgence calendaire. Si bien que *La Saga de Narvik* parut à la fin de l'année 1990 alors que les commémorations (d'ailleurs modestes) de la « **Première victoire** » étaient déjà oubliées. Avec pour conséquence que ce livre, qui est manifestement la meilleure synthèse en langue française sur le sujet, n'eut pas le succès qu'il aurait mérité.

Raison de plus pour le lire maintenant.

J'ajoute enfin un petit détail, significatif de l'importance que Jean Mabire accordait à cette expédition : il en avait rapporté un autocollant reproduisant le panneau d'entrée dans l'agglomération de Narvik accolé au drapeau norvégien : celui-ci figure toujours en bonne place dans son bureau. Souvenir qui passe...

Louis-Christian Gautier

⁽⁹⁾ On ignore souvent que, peut-être du fait de son ascendance maternelle cévenole, Jean Mabire était autant attiré par la montagne que par la mer, et que dans sa jeunesse il pratiqua l'alpinisme à un bon niveau. Par ailleurs le mot « fjell », « fjellet » désigne une montagne en norvégien.

Jean Mabire, l'écrivain Guerrier (suite)

Dans ce type de relation historique vivante il est indispensable de reprendre la « **bataille de l'Yser** » qui relate le combat des fusillés marins à Dixmude.

Personne ne peut contester le talent de Jean MABIRE historien ou alors ce ne peut être qu'avec de mauvais arguments pour un faux procès. Nous trouvons même Jean MABIRE en bandes dessinées dans *La grande guerre : la Marne, Verdun* aux éditions Larousse !

Alpin et parachutiste ! Toute sa vie on retrouvera cette trace dans son œuvre. Alpin par fidélité à ses anciens, parachutiste par goût de l'efficacité.

Il ne nous est pas possible dans ce bulletin de traiter en une seule fois ce profil de l'écrivain guerrier, car il nous faudra justement revenir sur ces alpins et parachutistes qui l'ont marqués d'une façon indélébile.

Directeur de rédaction des

magazines *Troupes d'Elites* et *Hommes de guerre*, Jean a toujours cultivé le culte du guerrier, de celui qui comprend que sa vie entière ne sera jamais qu'un combat et qui, moralement et physiquement, s'entretient journellement afin de rester opérationnel jusqu'au bout. N'est-ce pas le magnifique parcours que Jean MABIRE a réussi ?

Bernard LEVEAUX



Un été rouge à Pékin, un automn

Quand on n'a pas conservé d'agenda, il est difficile de se situer. Était-ce à la fin de 1976, au début de 1977 ? En tout cas, c'était à Paris, un soir où j'avais retrouvé Jean et où l'heureuse idée lui était venue, comme souvent, d'aller se « payer une toile ». Notre choix s'était porté sur un cinéma de quartier – sur le rive gauche, il me semble – où l'on projetait à nouveau le célèbre film américain de Nicholas Ray *les 55 jours de Pékin*, sorti en salle en 1963. L'avions-nous déjà vu l'un ou l'autre ? Le découvrons-nous de concert ? Je ne m'en souviens guère plus.

Il relate, rappelons-le, le siège qu'eurent à subir, du 20 juin au 15 août 1900, des Européens, Américains et Japonais rassemblés à Pékin autour de leurs diplomates. D'abord exposés aux attaques des seuls boxeurs, une secte ultra nationaliste chinoise, ils durent bientôt également à faire face aux assauts de l'armée régulière de l'impératrice douairière Ts'eu-hi, dont le gouvernement ne faisait d'ailleurs pas montre d'unanimité dans cette affaire. Retranchés pour l'essentiel dans le quartier des légations peu à peu transformé en champ de ruines, totalement isolés, ils étaient défendus par quelques centaines de soldats et de marins qui opposèrent une résistance exemplaire aux chinois, au prix de 43 % de pertes. À l'arrivée de la colonne de secours partie de la côte, qui avait dû elle aussi progresser en combattant, la communauté blanche était sauvée. Une sacrée histoire !

Jean était passablement enthousiaste en entrant dans la salle, franchement en en sortant. Nous nous connaissions depuis deux ou trois ans seulement. Je le vis, comme à chaque fois qu'il caressait un nouveau projet, l'œil rieur et la bouche gourmande, triturant un éternel Ball Pentel stylo vert... Dans mes souvenirs, c'est tout de suite qu'il a formulé son idée. Il l'avait probablement eue avant même de (re)voir le film, mais qu'importe !

– Dis donc, il faudrait absolument faire un bouquin là-dessus ! Qu'en penses-tu ?

Comme j'avais l'âge d'être son fils, il me tutoyait. Quant à moi, j'ai tenu par déférence à le vouvoyer jusqu'au bout.

À cette époque, Jean avait déjà publié huit ou dix titres, seul ou en collaboration. Il avait déjà abandonné le journalisme depuis plusieurs années et avait fait le choix risqué de vouloir vivre le mieux possible de la seule vente de ses ouvrages, quitte à s'occuper accessoirement de presse et d'édition. Ainsi, c'est à ce moment-là, il me semble, qu'il avait accepté de lancer une collection aux jeunes éditions Copernic. Partant, il se trouvait soumis à un rythme infernal auquel il ne pourrait plus jamais échapper, qui le contraindrait à produire beaucoup et très vite. Heureusement, la puissance de travail ne lui manquait pas !

Pourtant, certains de ses premiers livres marchaient assez fort. Mais ils traitaient d'armées perdantes et de



sujets maudits, si gênants pour certains, mais tellement attendus par un lectorat immédiatement fidélisé. Avec l'œil sur Pékin, il tentait de faire passer son message par d'autres canaux, sinon de vouloir échapper à l'image d'un écrivain connoté ? Ce n'est pas qu'il en avait honte, loin de là, car il évoluait quand même dans des sphères plutôt éloignées des modes ambiantes ! Il voulait changer de décor, tout simplement. Un désir qui allait se révéler totalement illusoire, car ce sont bien les sujets « gênants » qui allaient jusqu'à une date tardive lui permettre de s'en tirer à peu près bien. La plupart de ses autres tentatives ne connaîtraient pas le

même succès. Quand on n'appartient pas au sérail... C'est grâce à ces fâcheuses armées vaincues que j'étais entré en contact avec lui et pour ma part, à mon humble niveau, je me fichais bien d'être connoté !

Il me semble qu'il m'a associé à son nouveau projet immédiatement :

– Ecoute, en ce moment, j'ai trop de fers au feu. Je n'aurais pas le temps d'y arriver. Veux-tu te charger de l'enquête ?

Bien sûr, j'acceptais. C'était pour moi une première ! La confiance et l'amitié qu'il me témoignait depuis notre première rencontre prenaient un nouveau tour. Autant qu'il l'a pu, il m'a mis le pied à l'étrier et j'ai essayé de ne pas le décevoir. Il m'avait déjà énormément appris, révélé à moi-même. C'était un éveillé, comme je n'en ai jamais rencontré d'autres.

Je me fichais alors que mon nom figure ou pas sur le bouquin. Il serait quand même associé au sien sur plusieurs couvertures quelques années plus tard.

Et puis cette histoire pékinoise de 1900 me semblait pour le moins séduisante, me prenait aux tripes autant que lui. Le film de Nicholas Ray, fort bien fait à défaut de refléter la vérité historique et bien qu'un peu pleurnichard, avait le mérite de planter assez fidèlement un décor et une atmosphère que nous allions retrouver au cours de nos recherches, à la lecture des témoignages et livres publiés à chaud sur l'affaire. Car il faut être juste : au bout du compte, du fait de mon manque d'expérience, nous nous sommes partagés le travail d'enquête préliminaire à l'écriture !

Ce fut pour moi l'occasion de déplacements fréquents chez lui. À la naissance du projet, il me semble qu'il était encore provisoirement logé avec sa nouvelle épouse Katherine dans un studio du 16^e arrondissement, proche du siège des éditions Copernic ? Je l'avais connu demeurant encore à Evreux, dans le pavillon où il avait vécu avec Jeannine, sa première épouse, et ses trois enfants. Puis il avait élu domicile dans un petit immeuble de la banlieue de Caen... Il allait bientôt s'installer dans le lotissement de Chevry 2, sur la commune de Gif-sur-Yvette (Essonne), dans un vaste pavillon obtenu grâce à sa mère, la légendaire « mamie-chien », qui travaillait encore dans l'immobilier à Paris. Un choix géographique dicté par l'affectation de Katherine à



e fébrile à Chevre.

Evry. C'est à Chevre, en tous cas, que s'est forgé le livre.

Il faut l'avouer, ce genre de domicile, maintenant fort répandu, ne correspondait guère à ses idéaux. Après l'avoir d'entrée transformé en bibliothèque avec des rayonnages partout, il allait pourtant y rester plusieurs années, tant que Katherine ne serait pas muté à Saint-Malo. Chevre, c'était une collection de pavillons identiques, tout neufs, bien fonctionnels, confortables mais sans âme, destinés à des cadres friqués, du genre à prendre leurs références dans *l'express* ! Tout y était inspiré du mode de vie américain, l'architecture, les pelouses, les massifs, les allées cimentées uniformes. L'on s'étonnait même de ne pas voir de plaques du Maryland ou du New Jersey sur les voitures, la grosse pour monsieur, la non moins grosse pour madame... Mais bref ! J'en garde pour ma part quelques fort bons souvenirs, souvent drôles.

Quant à notre livre, une fois les sources nécessaires réunies, une chronologie et des croquis du théâtre de l'action établis. Jean a rédigé particulièrement vite, comme c'était désormais le cas pour tous ses livres. Un premier jet à la machine, avec des corrections manuelles effectuées à toutes les pages après une relecture commune. Pas question d'aller au-delà. L'ouvrage est ainsi paru chez Fayard au début de 1978 sous le titre **L'été rouge de Pékin**. Pour me remettre dans le bain, je viens de relire ces 470 pages où les péripéties du siège sont relatées jour par jour, voire heure par heure. Une chronique que la plume de Jean rend exemplairement vivante. Elle nous fait vivre avec les assiégés, leurs espoirs, leurs découragements, leur courage ou leur mesquinerie, dans un décor de plus en plus sordide où domine l'odeur des cadavres. Pour moi, des souvenirs de trente ans... **L'été rouge de Pékin** a d'abord le mérite de remettre à l'heure des pendules faussées par le film de Nicholas Ray qui, inévitablement, fait la part un peu trop belle aux Britanniques et surtout aux Marines américains.

En réalité, ces derniers furent peut-être les combattants les moins performants du siège ! Jean rend aux fusiliers-marins français du lieutenant de vaisseau Eugène Darcy – des Bretons surtout ! – l'honneur qui leur revient. En même temps, d'ailleurs, qu'aux Austro-hongrois, aux Italiens, aux Allemands, aux Russes et même aux Japonais, tous quasi ignorés par Hollywood. Il évoque notamment l'héroïque défense de la mission catholique du Pé-T'ang, totalement isolée du quartier des légations. Une défense assurée par les trente hommes de l'enseigne Paul Henry et onze Fusiliers-marins italiens, épaulés par l'extraordinaire Mgr Favier, l'évêque de Pékin. Le prélat et son coadjuteur allaient même diriger la défense après la mort de l'officier français ! Mais leurs ouailles indigènes, cibles privilégiées des « Boxeurs » et partant réfugiées par milliers tant au Pé-T'ang que dans les légations, allaient payer le plus lourd tribut, victimes de la faim plus que de leurs compatriotes. Insuffisants, les vivres allaient en priorité aux Européens. Ceux-ci étant exposés à une guerre raciale – les « Boxeurs » ne cachant guère leur volonté d'exterminer aussi les « **diabls étrangers** » – ces pauvres gens, pourtant si dé-

voués, étaient plus chinois que chrétiens aux yeux d'un protestant anglo-saxon ou allemand, d'un Russe orthodoxe ou d'un Japonais shintoïste, voire d'un Français libre penseur. C'est là l'aspect le plus triste de cette aventure, fût-il logique à maints égards...

Au demeurant, la résistance de cette poignée d'Européen totalement coupés du monde blanc – moins de 500 soldats et quelques dizaines de volontaires civils, qui près de deux mois durant firent face aux assauts de milliers de « Boxeurs » et de réguliers appuyés par de l'artillerie – a quelque chose de surréaliste. Certes, ils savaient qu'une colonne de secours partie de Ta-Kou, puis de T'ien-tsin, était en route pour les délivrer, et cela contribua à maintenir leur moral à un niveau généralement élevé. De surcroît, une trêve intervint du 17 au 29 juillet, dont ne bénéficièrent d'ailleurs pas les assiégés du Pé-T'ang.

Mais plus que la prouesse guerrière, s'avère étonnante la détermination qui animait alors la plupart de ces hommes, tant les militaires que les civils réfugiés avec leurs femmes, leurs enfants et même leurs coolies. Une absence de complexes tellement inimaginable aujourd'hui ! Dans leur majorité, ces Européens de 1900, encore marqués par l'esprit des pionniers et des conquérants, étaient conscients de leur supériorité. Et cela malgré l'attitude parfois indécise du corps diplomatique de ces derniers, tributaire de celle des dirigeants chinois, pour le moins hypocrite. En premier lieu, hélas ! Celle du ministre de France, le franc-maçon Stephen Pichon, l'un des moins déterminés ! Ce fut le ministre de Grande Bretagne, Sir Claude Macdonald, de facto le chef de la défense, celui d'Espagne, le marquis de Cologan, et celui d'Allemagne, le baron von Ketteler, qui illustrèrent le mieux la tendance opposée, la plus mâle. Le dernier allait d'ailleurs y laisser la vie.

Des Européens pour une fois au coude à coude, et cela apparaît comme plus extraordinaire encore. Jean le souligne, à la page 40 : « **N'est-ce pas un autre empire d'Occident qui est en train de naître dans la capitale chinoise, en cette aube d'un nouveau siècle ? Après deux mille ans de guerres fratricides, la vieille Europe retrouve soudain son unité, devant ce que tous les journaux appellent le Péril jaune** ». Il pensait, bien sûr, au lieutenant-colonel Driant alias Danrit, dont l'une des œuvres maîtresses, **L'invasion jaune**, publiée en 1909, n'avait pu qu'être elle-même inspirée par l'affaire de Pékin et la campagne de Chine de 1900-1901. Pour ma part, je l'avoue, je ne connaissais pas encore cet auteur d'anticipation, aujourd'hui laissé dans l'oubli, et c'est seulement cette année, en le lisant, que j'ai compris pourquoi ! Toutefois, l'invasion qu'il imagine, l'Occident trop divisé ne put l'enrayer par la suite de ses divisions. De fait, dans la réalité, l'unité née en Chine face à l'ennemi commun allait se disloquer sur les champs de bataille européens quatorze ans plus tard et le lieutenant-colonel Driant en serait lui-même la victime...

Quand donc sera publié le manuscrit que Jean lui a consacré et qui dort depuis tant d'années ? Faut-il lui aussi partie de ses œuvres gênantes ?

Eric Lefèvre

L'Association des Amis de Jean Mabire
tiendra son stand à XIII^e Table Ronde
de Terre & Peuple



TERRE & PEUPLE **XIII^e TABLE RONDE** **Dimanche 5 octobre 2008**

LE COMBAT CULTUREL, POUR QUOI FAIRE ?

Avec :

• **JEANNE DESNOYERS**

Le théâtre populaire

• **PIERRE GILLIETH**

Le cinéma et notre imaginaire

• **KATHERINE MABIRE**

La littérature, une école de vie

• **MORGANE**

La musique, une voix et une voie

• **KATE NAUWELAERS**

de l'Atelier de l'Elfe

*Art et artisanat populaires,
une éthique et une esthétique*

• **JEAN-CLAUDE VALLA**

L'Histoire, un enjeu et des legons

• **PIERRE VIAL**

*Le combat culturel,
notre vocation et notre mission*

Domaine de Grand'Maisons – Villepreux (région parisienne)

A partir de 10 heures • Nombreux stands : livres, revues, disques, insignes,
actionnet identitaire • Restauration sur place à petits prix • Entrée : 8 euros

Conception : Les Editions d'Héligoland TM 2008

www.editions-heligoland.fr

BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)

Publication réalisée pour
l'Association des Amis de Jean Mabire
15, route de Breuilles - 17330 Bernay Saint Martin
amis-mabire@hotmail.com